

Le prince couronné

I

Au jardin de Valvins, une forme est passée,
Pleine de la langueur impassible des sphinx ;
Ainsi qu'un rouge éclair aux prunelles du lynx,
Une flamme a surgi parmi l'ombre espacée.

Remise au tutoiement de sa rime embrassée,
Son âme a fait frémir les sauvages syrinx
Et, faune virtuose aux cordes des larynx,
A fait chanter l'oiseau de la mort terrassée.

Voici l'heure sacrée où, par l'astre grenu,
Solitaire et vainqueur, le maître est revenu
Fouler sans piétiner son illustre domaine.

Puisqu'il eut une sœur et qu'il se maria,
Il tient les jeunes mains de ses deux Maria
Et ressuscite enfin l'amour qui les promène.

II

Par l'hiatus doré d'une antique embrasure,
Les yeux épanouis comme des floraisons,
Son fantôme a vaincu les sombres horizons,
En passant à rebours l'infrangible césure.

Ciel de mort, ô berceau qu'aucun rayon n'azure,
Tes flambeaux déhiscent transpirent des prisons
Et mêlent leurs humeurs à tes fumeux poisons
Qui ne connaissent rien de l'humaine mesure.

De son couronnement par le rêveur charmé,
Le poète immortel, bien qu'étant mal armé,
Ne craint pas de la mort la minable menace.

Adulé sous le sang du rêve inassouvi,
Il ne s'enfuit jamais, ressuscite à l'envi
Et transforme le monde en éternel Parnasse.